

le CALVAIRE d'un INNOCENT



Dreyfus

le déporté innocent à l'île du Diable - le martyre de sa malheureuse

MADRID 090
Bibliothèque Alexandre Franconi
Conseil général de la Guyane



— Oui ! Il a été démontré qu'il a vendu des documents secrets.....
(Page 46).

C.I.

LIVRAISON 5.

Silence absolu... aucune réponse !

Rien, rien si ce n'est le lugubre écho qui se perdait dans la galerie humide et obscure.

— Ne m'entendez-vous pas ? continua Alfred Dreyfus, qui était comme transfiguré par le sauvege désespoir qui faisait chavirer son esprit. Pourquoi est-ce que personne ne me répond ?... Ne comprenez-vous pas que je dois rentrer à la maison ?

— ...maison ! répéta l'écho comme pour le narguer.

Alors comme fou de rage, l'infortuné redoubla ses efforts, frappant la porte à coups de poings et à coups de pieds, et criant vainement dans le silence infini.

— Pourquoi ne m'écoutez-vous pas ? Pourquoi ne me répondez-vous pas ?... Je suis innocent du crime infâme dont on m'accuse !... Je suis innocent !... innocent !...

... nocent !... répéta l'écho de la sinistre galerie.

L'écho de ces tragiques clameurs retentissait dans le lugubre silence des corridors de la prison ; les soldats qui avaient amené le prisonnier, venaient de quitter le bureau du corps de garde où on leur avait remis le document faisant foi de ce que le prisonnier avait été dûment livré entre les mains des autorités de la maison de détention.

Quelques instants plus tard, le commandant Forzineti, directeur de la prison militaire, se rendit dans les locaux de détention accompagné d'un officier de service.

En passant devant la galerie sur laquelle donnait la cellule de Dreyfus, il fut frappé par le ton déchirant de la voix du malheureux prisonnier. Voix dans laquelle on percevait une expression d'angoisse et de douleur qui avait quelque chose de surhumain et d'effrayant.

Le commandant s'arrêta un instant puis il s'adressa au jeune lieutenant qui était avec lui, et lui demanda :

— Savez-vous qui est le prisonnier qui crie de cette façon ?

— C'est le capitaine Dreyfus qui vient d'être arrêté sous l'inculpation de haute trahison...

— C'est bien ce que je pensais... Ecoutez, Lieutenant... Qu'en dites-vous ?... Est-ce qu'il ne vous semble pas que ces cris sont l'expression d'une âme en proie au plus atroce désespoir ?

— En effet, mon commandant... Je crois avouer que je ne puis moi-même demeurer insensible à ces clameurs. Elles sont réellement émouvantes !

A cet instant la voix du détenu s'éleva encore davantage.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas, s'écriait-il, qu'ai-je fait de mal ? Je suis innocent !....

Forzinetti haucha la tête et, s'avancant sur la pointe des pieds jusqu'à la porte de la cellule comme s'il avait voulu percevoir plus clairement l'accent de cette voix afin de scruter le secret de cette âme à travers le ton de ses clameurs.

Et après avoir réfléchi un instant, il murmura comme en se parlant en lui-même :

— Je ne puis me tromper... Il y a trois ans que j'occupe les fonctions de directeur de cette prison et mon intuition est sûre... J'ai vu tant de prisonniers se débattre comme des énergumènes et proclamer à grands cris leur innocence, alors que leur culpabilité ne pouvait faire aucun doute... D'autres par contre, ont dû subir des condamnations injustes... Je les ai attentivement observés... Maintenant mon oreille est devenue experte et par le son de la voix je puis juger de la sincérité et me faire tout de suite une opinion à peu près infallible.

Il ne put terminer sa phrase parce que le même cri avait jailli de nouveau, avec une force encore accrue, strident, formidable :

— Je suis innocent !... Je suis innocent !...

Alors le commandant saisit un bras de son subor-

donné et le regardant fixement dans les yeux, il s'exclama :

— Entendez-vous ? Est-ce qu'il ne vous semble pas que j'ai raison ?

— Mais... Vraiment... Je ne sais pas...

— Je vous dis que j'ai raison, répéta Forzinetti, vous devez me croire lieutenant, parce que je ne peux pas me tromper... Le capitaine Dreyfus est innocent.

— C'est possible... Mais alors pourquoi...

Le commandant l'interrompit par un geste énergique. Il faudrait que je lui parle, déclara-t-il avec calme. Parceque je veux entendre de plus près le son de sa voix. Veuillez appeler l'homme de garde.....

— Tout de suite mon commandant...

Quelques instants après, un soldat apparut et se mit au garde-à-vous devant les deux officiers.

— Ouvrez cette cellule, ordonna le commandant.

Dès que la porte fut ouverte Forzinetti s'adressa de nouveau à l'officier de service.

— Attendez-moi ici, lieutenant, dit-il.

— A vos ordres mon commandant, répondit le jeune officier en se reculant de quelques pas.

*
**

Le prisonnier était tellement surexcité par son propre désespoir que ce ne fut que quand Forzinetti lui mit la main sur l'épaule qu'il s'aperçut de sa présence dans la cellule.

Alfred Dreyfus avait le visage baigné de larmes ; ses traits étaient contractés par une angoisse indescriptible.

— Mon ami, s'exclama le commandant en fixant sur lui un regard rempli d'une compassion affectueuse.

Le détenu sursauta.

Puis d'un geste soudain il saisit la main qui s'était

posée sur son épaule et la serra avec force, tandis que dans ses yeux apparaissait une lueur de reconnaissance infinie.

— Vous m'avez appelé ami, s'exclama le malheureux d'une voix tremblante, — donc vous croyez à mon innocence, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas à votre culpabilité...

— Merci mon commandant, fit le malheureux d'un ton pénétré de gratitude. Alfred Dreyfus ferma les yeux un instant puis il reprit d'une voix vibrante d'émotion :

— Mais alors... Il existe quelqu'un qui ne m'accuse pas... qui est disposé à me défendre... qui croit à mon innocence...

— OUI... Je vous crois répéta le commandant. Calmez-vous, je vous en prie capitaine Dreyfus.

— Oh ! je vous remercie mon commandant... Je n'oublierais jamais l'indicible consolation que vos paroles m'apportent à l'instant le plus tragique de ma vie ?

S'efforçant de dominer l'émotion qui l'étreignait, le commandant Forzinetti parvint enfin à trouver les mots qui exprimaient exactement sa pensée. Et avec le même calme et la même douceur persuasive, qu'un père aurait pu employer en s'adressant à son fils pour l'exhorter à affronter courageusement une lutte inévitable, il lui dit :

— Je comprends parfaitement votre désespoir capitaine Dreyfus... Accusé du crime le plus abominable qui se puisse concevoir, incarcéré dans une cellule comme un vulgaire malfaiteur, après avoir été brutalement arraché à l'affection de votre famille, comment pourriez-vous faire autrement que de céder au désespoir ?

— Ah !... Je vois que vous comprenez exactement mon état d'âme mon commandant !... Ma situation est vraiment la plus horrible qu'il soit possible d'imaginer !

— Oui !... Je comprends... Mais vous ne devriez quand même pas vous laisser à ce point là !... Une

accusation ne suffit pas à constituer une preuve et, sans preuves, personne ne peut être condamné... Quand vous comparâtes devant le tribunal constitué pour vous juger, vous n'aurez sans doute pas grand peine à démontrer votre innocence.....

— En effet mon commandant... Je crierai bien fort que mon honneur d'officier n'a jamais été compromis par aucune faute envers la patrie... Le tribunal sera bien obligé de faire rechercher l'infâme personnage qui a organisé l'odieuse machination dont je suis victime... Dès que l'on aura démasqué les canailles qui ont tenté de me ruiner, je pourrai retourner auprès de ma famille...

Après avoir dit ces mots, le capitaine Dreyfus demeura quelques instants immobile, comme ravi par une douce vision, comme enveloppé dans l'extase d'un beau rêve.

Il imaginait son retour auprès de sa famille, la joie bruyante de ses deux enfants heureux de revoir leur cher papa après une longue séparation et l'émotion de sa chère Lucie.

— Courage, capitaine ! s'exclama le commandant qui n'avait pas cessé de l'observer avec la plus grande attention. Courage !

— Comme vous voyez, mon commandant, j'ai bon espoir en la justice de la France que j'ai toujours loyalement et fidèlement servie !

— Bravo !... Dans des circonstances comme celles-ci, un bon soldat doit faire contre mauvaise fortune bon cœur et sourire à l'avenir même si celui-ci apparaît comme un peu sombre et chargé de quelques nuages !

— Vos paroles me font beaucoup de bien mon commandant... Dans la terrible situation où je me trouve, la présence d'une personne bienveillante m'apporte un grand soulagement.... Je ne l'oublierai jamais...

Forzinetti l'interrompit d'un geste affectueux.

— Je suis habitué à m'exprimer avec franchise, Capitaine Dreyfus... Si je vous parle de cette façon c'est parceque je sens qu'il est de mon devoir de le faire... Il m'a suffi d'entendre le son de votre voix pour être convaincu de votre innocence...

— Encore une fois, merci, mon commandant !

— Au revoir, capitaine Dreyfus, dit le chef de la prison pour mettre fin à l'entretien.

Et les deux hommes se séparèrent avec une cordiale poignée de main.

CHAPITRE VII. †

NUIT D'ANGOISSE.

— Enfin !... Te voilà, Mathieu !... Je commençais à désespérer !

Et, s'efforçant de dominer la terrible agitation à laquelle elle était en proie, Lucie Dreyfus se porta à la rencontre de son beau-frère en lui tendant les deux mains avec un geste presque suppliant.

Puis, après l'avoir regardé fixement durant quelques instants, elle reprit :

— Eh bien, Mathieu ?... Pourquoi ne me dis-tu rien ? Qu'est-il arrivé ?... Où est Alfred ?...

Le jeune homme cherchait à éviter le regard de l'épouse de son frère et il paraissait quelque peu embarrassé.

Cette évidente hésitation porta à son paroxysme l'angoisse de la pauvre femme qui insista encore :

— Parle, Mathieu !... s'écria-t-elle. Pourquoi ne me

réponds-tu pas ?... Pourquoi veux-tu me laisser dans un état d'incertitude qui me rend folle !

Mathieu Dreyfus appuya affectueusement sa main sur le bras de sa belle-sœur et, avec une douce violence il l'obligea à s'asseoir.

— Calme-toi, Lucie, lui dit-il... Il n'y a aucune raison pour s'alarmer de cette façon...

— Mais alors pourquoi ne te décides-tu pas à parler clairement ?

— Parceque je vois que tu es très énervée... Tâche de te calmer un peu....

— Mais ne comprends-tu donc pas que tu me rends folle d'anxiété ? J'ai peur, Mathieu !

— De quoi, Lucie ?

Enfin... As-tu vu quelqu'un ?... As-tu parlé aux collègues d'Alfred ?

— Je suis allé chez le capitaine Gaubert...

— Et... Que t'a-t-il dit ? interrompit la jeune femme, incapable de maîtriser l'impatience qui la tourmentait.

— Il ne sait rien, répondit Mathieu. Il n'a pas vu Alfred aujourd'hui....

— Mon Dieu !... s'exclama la malheureuse en pâlisant. Et alors ? Que serait-il arrivé ?... Quelle est ton opinion au sujet de ce retard qui me paraît inexplicable ?

— Mon opinion ?... Oh !... Je n'ai aucune opinion bien précise, ma chère Lucie, mais je te répète que je ne vois aucune raison de craindre quoi que ce soit... Il n'y aurait rien d'impossible, par exemple, à ce que le Ministre ait chargé Alfred d'une mission urgente qui l'a abligé à quitter Paris immédiatement...

— Non, Mathieu, cela n'est pas possible...

— Et pourquoi pas ?

— Parceque je connais assez mon mari pour être sûre de ce qu'il n'aurait pas quitté Paris sans me prévenir, ne serait-ce que par téléphone... Ah !... Mon cœur me

dit qu'il doit être arrivé quelque chose de très grave !

— Et que pourrait-il bien être arrivé, ma petite Lucie ?

La jeune femme ne répondit pas tout de suite et, après avoir réfléchi un moment, elle se leva avec un mouvement brusque, puis prenant son beau-frère par la main, elle l'obligea à se lever aussi.

— Ecoute, Mathieu, lui dit-elle. Voudrais tu me faire une grande faveur ?

— Certainement... Si c'est en mon pouvoir...

— Eh bien, accompagne-moi au Ministère de la Guerre.....

— Tout de suite ?

— Oui... Je veux m'enquérir moi-même de la raison du retard d'Alfred et je réussirai très probablement à savoir quelque chose.....

— Mais... à cette heure-ci ? objecta le jeune homme avec un air perplexe.

— Qu'importe ?... Est-ce que tu ne comprends pas que si je reste dans cette incertitude je finirai par perdre la raison ?... Je ne peux plus attendre, Mathieu !... J'ai besoin de savoir !... Il faut que je puisse avoir une certitude... Accompagne-moi je t'en prie !

— Si tu y tiens tant que ça, je t'accompagnerai, Lucie... Allons-y donc ?

— Oui Mathieu, allons tout de suite.....

Le frère du capitaine avait compris qu'il ne lui aurait pas été possible de trouver un argument qui aurait pu convaincre sa belle-sœur de renoncer à ce projet. Il l'aïda à mettre son manteau et quelques instants plus tard, tous deux se trouvaient dans la rue. A ce moment, le jeune homme remarqua que Lucie tremblait de tous ses membres et qu'elle était tellement pâle qu'elle paraissait sur le point de défaillir. Pris de pitié, il lui offrit son bras et murmura :

— Courage Lucie !... Je t'en prie !... Ne te laisse pas abattre par une crainte injustifiée !

La malheureuse balbutia quelques paroles inintelligibles et suivit son beau-frère. Après avoir fait quelques pas elle parut se ranimer un peu et bientôt ce fut elle qui guida le jeune homme, marchant avec une extrême rapidité.

Au bout d'un quart d'heure, ils atteignirent la rue Saint-Dominique et s'arrêtèrent devant le majestueux édifice du Ministère de la Guerre.

Accablée par la fatigue et par l'événement, Lucie avait du s'appuyer contre son beau-frère pour ne pas tomber.

Le palais semblait entièrement désert. De toute façon, aucune des fenêtres n'était éclairée. Seul le factionnaire de garde faisait mélancoliquement les cent pas sur le trottoir.

Soudain la jeune femme lâcha le bras de son compagnon et elle s'élança vers le soldat qui s'arrêta avec un air stupéfait, croyant sans doute avoir à faire à une folle. Mais Mathieu s'empressa de courir derrière elle et il l'obligea à reculer en la tirant par le bras, afin d'éviter que la sentinelle lui fasse quelque observation.

— Retournons à la maison, Lucie lui dit-il. : Tous les bureaux du ministère sont fermés et nous ne pourrions certainement rien savoir...

Mais la jeune femme frappa du pied sur le trottoir et elle s'exclama d'une voix stridente :

— Non !... Je ne rentrerai pas avant d'avoir eu des nouvelles de mon mari !

— Mais il n'y a personne ici pour t'en donner ma pauvre enfant ! Ne vois-tu pas que la porte d'entrée est fermée ?

Alors la jeune femme donna libre cours à son im-

mense douleur. Elle porta les mains à son visage et fondit en larmes, pleurant désespérément.

— Alfred ! mon Alfred !... gémissait elle parmi ses sanglots. C'était le cri de son pauvre cœur déchiré par l'incertitude et par un horrible pressentiment.

— Viens Lucie, allons-nous en !... Il est inutile de rester ici ! lui dit Mathieu, ne sachant que faire pour la consoler. Et il tenta de l'entraîner, mais elle lui opposait une tenace résistance.

— Allons-nous en Lucie !.. Sois raisonnable insista-il.

— Non pas encore !... Je veux d'abord...

— Que veux-tu ?

— Je veux demander quelque chose à la sentinelle...

— Non Lucie... Ne fais pas cela... Ça ne pourrait servir qu'à rendre Alfred ridicule aux yeux de tous ses collègues... Demain tout le Ministère ferait des gorges chaudes sur le fait que la femme du capitaine Dreyfus était, à une heure du matin, à la recherche de son mari qui ne s'était pas montré au domicile conjugal.....

— C'est vrai tu as raison Mathieu... Mais comment vais-je pouvoir résister ?

Et la malheureuse laissa échapper un profond soupir tandis que son regard éperdu ne cessait d'errer le long des fenêtres du sombre édifice pour se poser ensuite sur la sentinelle avec un air de muette et anxieuse interrogation.

Ce fut alors que le soldat s'avança vers les deux personnes et les interpella d'une voix rude :

— Que voulez-vous à la fin du compte ?... C'est défendu de stationner ici !..

Sans répondre Lucie recula instinctivement jusqu'au trottoir opposé. Mathieu la rejoignit prestement pour la soutenir car il pensait qu'elle pouvait s'évanouir d'un moment à l'autre.

— Alfred !... s'écria de nouveau la jeune femme en éclatant en sanglots... Où es-tu ?

— Allons nous-en Lucie ! dit encore une fois Mathieu en l'obligeant doucement à marcher. Il ne sera pas possible d'obtenir aucun renseignement aujourd'hui mais demain matin.....

— Demain matin ? Que pourrons-nous savoir demain matin ? Mathieu ne répondit pas et il continua de guider sa belle-sœur en la tenant par le bras. A présent l'infortunée marchait comme une automate sans plus en opposer la moindre résistance, sans prononcer une parole, comme si l'indicible tourment qui lui déchirait l'âme l'eut déjà privée de la faculté de comprendre et de raisonner.

Voyant passer une voiture le frère d'Alfred fit signe au cocher de s'arrêter, puis il lui donna l'adresse de la maison et il aida la jeune femme à prendre place dans le véhicule.

L'infortunée se laissa tomber sur les coussins de la banquette et ferma les yeux. En ces moments terribles elle n'avait qu'une pensée, ne concevait qu'une seule idée ne pouvait se poser qu'une seule question :

« Où était son mari ?... Que lui était-il arrivé ?

CHAPITRE VIII

UNE LACHE VENGEANCE.

— Ah !... Le voilà qui arrive...

— Qui ? demanda Amy Nabot en lançant un coup d'œil interrogateur à son compagnon.

— Henry...

Et le colonel Esterhazy fit un léger signe de la tête pour désigner un officier de haute taille qui se dirigeait vers leur table après avoir regardé plusieurs fois autour de lui avec l'air de chercher quelqu'un.

Quand le nouveau venu se fut approché la jeune femme lui tendit la main en murmurant avec inquiétude :

— Eh bien ?...

— Le capitaine Dreyfus a été arrêté sous l'inculpation de haute trahison...

— Oui... Il a été démontré qu'il avait vendu des documents secrets à l'attaché militaire du colonel Esterhazy se transforma en un sourire ironique.

— C'est serait donc lui, fit-il qui aurait organisé cette fameuse entreprise d'espionnage qui, depuis quelques

temps exaspère à ce point le haut personnel de l'Etat-Major ?

— Evidemment !

— Veuillez me raconter les principaux détails....
Comment a-t-on découvert le pot-aux-roses ?

Comme vous le savez certainement nous avons une espionne qui a réussi à se faire engager comme domestique à l'ambassade d'Allemagne... C'est une personne très capable qui s'appelle Mme Bastian...

— Oui... Je sais cela...

He bien, en vidant une corbeille à papiers, cette dame un jour a trouvé une feuille déchirée en petits morceaux... Comme elle le fait toujours en pareil cas, elle en a recueilli les fragments et les a recollés, afin de pouvoir prendre connaissance de ce qu'il y avait écrit dessus.... Alors, à sa grande surprise, elle s'est aperçue de ce qu'il ne s'agissait de rien de moins que d'un document concernant un des plus grands secrets militaires de la République.....

« Elle s'empressa d'écrire au commandant du Paty pour lui donner rendez-vous dans l'église de Notre-Dame où elle lui remit le document dont elle avait pu s'emparer d'une façon si inattendue.....

— Voilà qui est prodigieusement intéressant ! s'exclama Amy Nabet pour dire quelque chose. Et ensuite qu'est-il arrivé ?

— Il est arrivé que du Paty a couru comme un zèbre jusqu'au Ministère de la Guerre pour faire part de sa découverte au général Boisdeffre... Pour raccourcir l'histoire, je vous dirai seulement que je suis arrivé au ministère juste à l'instant où le général était en train d'examiner le fameux papier... Quand il me le montra, je ne pus faire autrement que de déclarer que cette écriture ne me semblait pas inconnue et qu'elle me paraissait absolument identique à celle du capitaine Alfred Dreyfus....

Boisdeffre fit immédiatement venir le capitaine et un bref examen de son écriture suffit à démontrer sans qu'il puisse subsister aucune espèce de doute, que c'était bien lui le coupable de cette honteuse trahison...

Esterhazy avait écouté avec un visible intérêt le discours du colonel. Et quand ce dernier eut fini de parler il demeura silencieux durant quelques instants le regard fixé au loin devant lui.

Puis il s'exclama tout-à-coup :

— Très bien !... Dreyfus a vendu aux allemands les secrets de l'Etat-Major Français !... Cela démontrera le degré de confiance que l'on peut accorder à un juif !... Ce sera une bonne leçon pour ceux qui prétendent qu'il ne faut pas tenir compte de ce qu'ils appellent les préjugés de race et de religion... Quant à nous, nous allons fêter l'évènement en buvant une bouteille de champagne, car il est incontestable que la découverte d'un traître est, en dernière analyse, un heureux évènement pour la Patrie...

Puis appelant un garçon l'officier ordonna gaiement :

— Apportez-nous une bouteille de Moët et Chandon !

Quelques instants plus tard, le vin pétillait dans les coupes et le colonel Esterhazy en tendit une à Amy Nabot en s'exclamant :

— Vive la France !... A bas les traîtres !...

L'endroit où ils se trouvaient était une petite taverne du boulevard de Clichy. A cette heure il y régnait une grande animation et une assez bruyante gaiété. Un orchestre fantaisiste jouait des rengaines à la mode.

A un certain moment Esterhazy posa son regard sur une jeune femme qui était assise, seule à une table et qui avait l'air d'une danseuse de café-concert. Puis après l'avoir regardée durant quelques minutes il murmura :

— Inez.....

— Tiens ! fit Henry. Tu la connais toi aussi ?

Je crois bien que je la connais.....

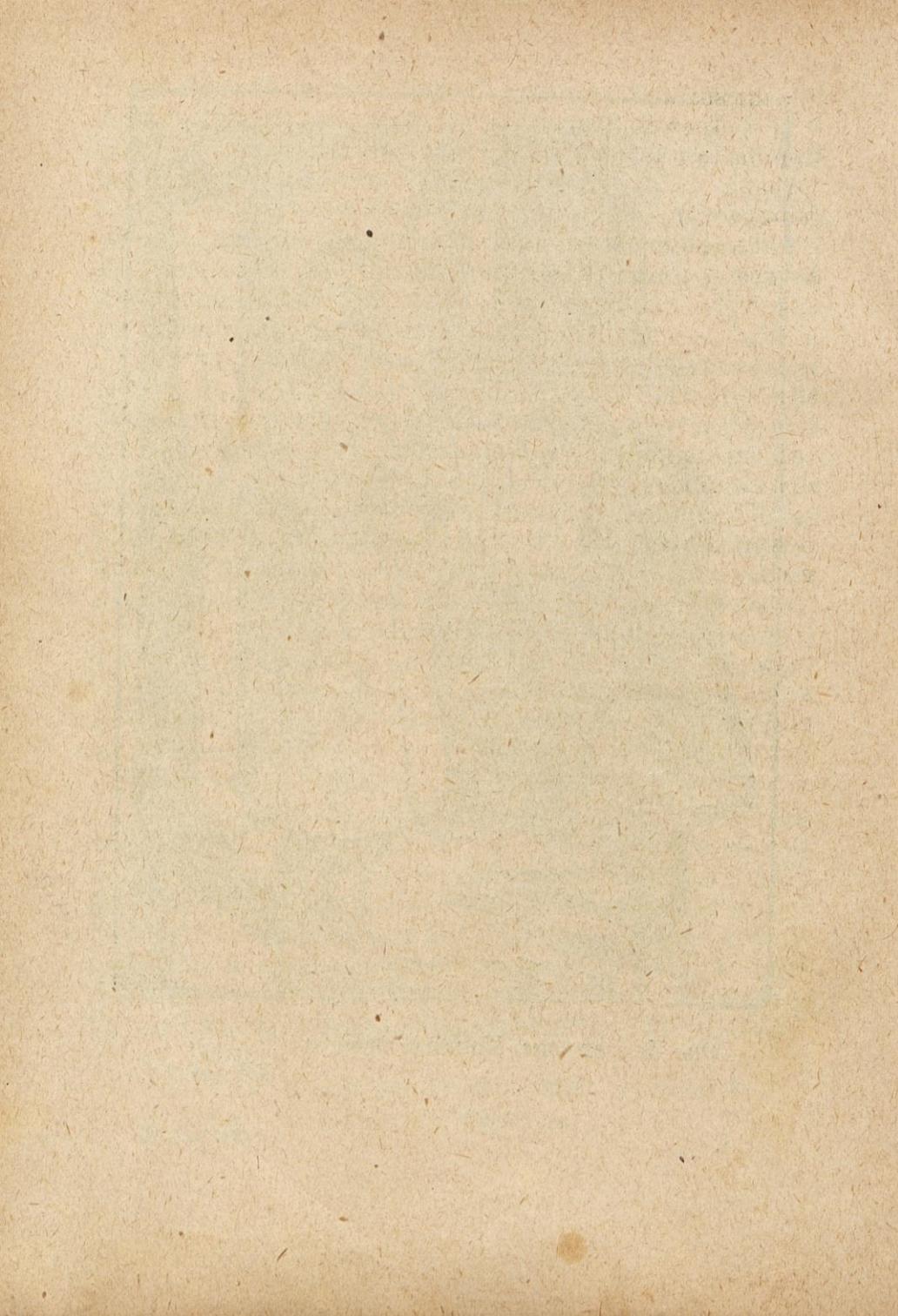


— *Que désirez-vous, Monsieur Manassé ?.....*

X(Page ?).

C.L.

LIVRAISON 7.



Amy Nabot ne put retenir un geste de contrariété et elle dit sur un ton ironique :

— Inez la Méxicaine !.... Moi aussi je la connais. Comme tout le monde la connaît à Montmartre... Ah ! Estherhazy !.... Je crois que vous aimez un peu trop les femmes !....

Le colonel se borna à sourire sans répondre. Puis il se leva et alla échanger quelques mots avec Inez.

Après quelques instants il revint vers ses deux amis et leur demanda la permission de rester un moment avec la Méxicaine qui prétendait avoir des choses importantes à lui dire.

Amy lui répondit qu'il ne devait pas se gêner et il retourna auprès de la danseuse, s'assit à sa table et commanda une autre bouteille de champagne.

Une lueur indéfinissable brillait dans les yeux d'Amy Nabot. Elle tenait son regard fixé dans le vide, étrangère à tout ce qu'il l'entourait, comme si elle avait été absorbée dans de profondes méditations.

Le lieutenant-colonel Henry ne se lassait pas de la regarder, réfléchissant lui aussi ; que se passait-il donc dans l'âme de cette femme ?... Peut-être... Peut-être était-elle en proie à quelque secrète souffrance ?... Était-elle prise d'un tardif remord à la pensée d'avoir été cause de la perte de son ancien amant ?... Se repentait-elle de ce qu'elle avait fait ?....

Enfin, Amy tourna la tête vers son compagnon et lui dit d'une voix caressante :

— Veux-tu me faire un plaisir mon cher ami ?

— Je suis toujours disposé à faire tout ce que je peux pour t'être agréable, ma chérie....

— Merci... Alors tu ne refuseras pas de m'accorder ce que je vais te demander ?

— Mais... De quoi s'agit-il ?

La jeune femme parut hésiter un instant puis elle répondit :

Accompagne-moi à la prison militaire...

— Le colonel la regarda avec un air stupéfait.

— A la prison militaire ?... S'exclama-t-il. Mais que veux-tu aller faire là-bas ?

— Est-ce que tu ne peux pas le deviner ?

— Je crois que si... mais à dire la vérité, je préférerais que tu me le dise toi-même en toute franchise...

— Eh bien je voudrais voir Alfred et lui parler... Tu pourrais bien me faire avoir la permission de m'entretenir un moment avec lui n'est-ce pas ?

Henry continuait de la regarder avec le plus grand étonnement.

— Vraiment murmura-t-il. Tu voudrais le voir ?

— Oui.....

Le lieutenant-colonel eut comme un vague sourire et il détourna un peu la tête.

— Alors ? Insista la jeune femme avec impatience tu ne veux pas m'accorder cette faveur ?

— C'est impossible répondit l'officier.

— Pourquoi ?

— Pour diverses raisons ma chérie.... Tu ne devrais pas insister.....

Amy eut un geste de dépit.

— Et pourtant, je veux le voir entends-tu ?..... J'y tiens absolument.....

— Personne ne peut entrer dans la prison militaire à l'exception du personnel de service.....

— Toi, tu peux y entrer quand tu veux mon cher ami..... les officiers de l'Etat-Major ont libre accès partout.....

— Cela est vrai Amy, mais toi, tu n'est pas un officier de l'Etat-Major.....

Et terminant sa phrase par un bref éclat de rire l'of-

ficier porta à ses lèvres sa coupe de champagne encore à moitié pleine et la vida d'un trait.

Amy Nabot continuait de le fixer avec un air grave et il était facile de voir qu'elle n'était nullement disposée à se laisser convaincre aussi facilement.

Et elle reprit tout-à-coup :

— Tu aurais grand tort de me refuser cette faveur que je te demande.....

— Je t'ai déjà dit que c'était impossible... Tu devrais bien comprendre cela toi même Amy.....

— Ce n'est pas impossible du tout... Veux-tu que je t'indique le moyen ?

— J'écoute.....

— Eh bien : si tu m'emmènes à la prison avec toi tu peux être sûr que personne n'osera s'opposer à ce que j'y entre.....

Le colonel haussa les épaules et se versa encore un peu de vin tout en regardant sa compagne à travers ses paupières à demi fermées ; comme s'il avait craint de lui laisser deviner ce qu'il pensait.

— Mais pourquoi tiens-tu donc tant que ça à voir Dreyfus ? demanda-t-il non sans une pointe de jalousie. Quel intérêt peux-tu avoir à lui parler à présent ?

— Ne me pose pas de questions... Je ne puis que te répéter que je veux absolument le voir.....

— Et Esterhazy ?

— Oh !... fit Amy avec un air dédaigneux. Regarde-le. Il est plus qu'à moitié ivre et il a complètement oublié que nous existons... Il est amoureux de la Mexicaine et il ne demande pas mieux que de pouvoir rester seul avec elle.....

Henry la regarda de nouveau avec un air perplexe et il se dit :

— Non..... Elle n'éprouve certainement aucun remord..... Elle ne connaît pas la pitié..... Ce n'est au con-

traire qu'une haine insatiable qui peut la pousser vers la geole de celui dont elle a voulu la perte.....

*
**

Comme Amy Nabot l'avait prévu, la sentinelle qui montait la garde devant la porte de la prison militaire ne fit aucune difficulté pour laisser passer le lieutenant-colonel avec la dame qui l'accompagnait.

Ils traversèrent la cour et pénétrèrent dans le long et obscur corridor sur lequel s'ouvrent les portes des cellules. Henry appela le soldat de garde.

— Où a-t'on enfermé le capitaine Dreyfus ? demanda-t-il.

— Dans la cellule 32 mon colonel...

— Pouvons-nous le voir ?

— Oui mon colonel, mais sans entrer... Pour ouvrir la porte, il faut un ordre du commandant de la prison...

— Ça ne fait rien... Nous lui parlerons à travers le grillage du guichet.....

Les numéros des cellules étaient écrits sur les portes et la jeune femme ne pouvant dominer son impatience s'avança la première le long de la galerie regardant attentivement les inscriptions ; finalement elle s'arrêta devant le numéro 32 et s'exclama :

— Voilà !... C'est ici !

Puis elle s'avança vers la porte et se haussa sur la pointe des pieds pour regarder à travers le petit guichet.

Le capitaine était assis sur un escabeau, la tête entre les mains, le regard fixe et comme égaré, immobile et tragique comme une statue de la douleur.

Amy s'était attendue à le trouver dans un état de fureur et d'impétueuse indignation. Et au lieu de cela,

elle le voyait calme et tranquille, tout au moins en apparence.

— Alfred ! murmura-t-elle tout-à-coup.

Le prisonnier tourna la tête vers la porte et leva les yeux vers le guichet.

— Toi Amy ! s'exclama-t-il en se levant brusquement. La pâleur cadavérique de son visage, l'expression de ses yeux rougis de larmes laissaient deviner la formidable tempête qui rugissait dans son âme.

Quelle indicible angoisse devait étreindre le cœur de ce malheureux homme !

Un sourire de joie diabolique apparut sur les lèvres de la jeune femme qui le regardait fixement sans dire un mot.

— Toi, Amy ! répéta Dreyfus, pouvant à peine en croire ses yeux. Pourquoi es-tu venue ici ?

— Pour te voir ! répondit la jeune femme d'une voix sourde. Pour te voir anéanti, ruiné, perdu sans espoir !

Le capitaine recula d'un pas puis il s'approcha de nouveau du guichet et tendit en avant ses mains crispées comme pour étrangler la méchante femme. Mais celle-ci comprenant qu'elle ne courait aucun danger, éclata de rire avec un air de triomphe méprisant.

Alfred Dreyfus demeura comme hébété.

Cette femme, cette furie plutôt était-elle vraiment Amy Nabot ?... Était-ce réellement elle ou bien s'agissait-il d'une hallucination ?

CHAPITRE IX.

LE MATIN SUIVANT.

Pour Lucie Dreyfus, la nuit s'était écoulée en une succession d'heures interminables, dont chacune lui apportait de nouvelles inquiétudes, de nouveaux tourments.

Cédant aux insistantes prières de son beau-frère, la pauvre femme s'était retirée dans sa chambre à coucher et elle s'était étendue sur le lit, mais sans se déshabiller.

Comment aurait-elle pu s'endormir ?... Comment aurait-elle pu trouver un seul instant de repos alors qu'elle est en proie à d'aussi terribles angoisses ?

Au moindre bruit venant de la rue, elle sursautait, se levait d'un bond et courait vers la fenêtre, animée d'un nouvel espoir.

Mais c'était chaque fois une nouvelle désillusion qui l'attendait !

Enfin la longue nuit prit fin et la rue commença de s'animer selon l'immuable rythme de tous les jours. Après avoir fait une rapide toilette, Lucie passa dans la salle à manger où elle trouva les deux enfants qui venaient de se lever et qui l'attendaient, assis devant la table déjà servie pour le petit déjeuner du matin.

La femme du capitaine Dreyfus prit place auprès d'eux et le petit Pierrot remarqua tout de suite que la place de son papa était demeurée vide.

— Maman, dit-il, pourquoi papa ne vient-il pas encore ?... Je n'aime pas déjeuner sans lui...

Lucie fut obligée de serrer fortement les lèvres pour retenir le gémissement de détresse qui était sur le point de lui sortir de la gorge. Mais elle comprenait qu'en présence de ses enfants elle avait le devoir de faire appel à toute son énergie pour dissimuler son indicible douleur.

Et caressant la jolie tête du petit garçon, elle répondit avec douceur.

— Papa a du sortir plus tôt que d'habitude parce qu'il devait prendre son service de très bonne heure, mais il reviendra bientôt, mon chéri.....

Et comme pour donner plus de force à ses paroles, elle répéta encore d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Oui... Il reviendra bientôt... Bientôt...

Cela suffit à convaincre le petit garçon qui sourit à sa maman. Et celle-ci faisant un effort prodigieux pour suffoquer les cris de son propre désespoir, se disposa à verser le lait et le café dans les tasses.

Quand les deux enfants eurent été servis, elle laissa échapper un profond soupir et se figea dans une immobilité de statue le regard fixé dans le vide.

— Et toi maman, tu ne manges pas ? demanda Pierrot en adressant à sa mère un coup d'œil interrogateur.

— Non mon chéri... Je n'ai pas faim... J'ai un peu mal à la tête.....

A peine avait elle achevé de dire ces mots que la servante apparut sur le seuil de la porte en annonça :

— Le commandant du Paty demande à voir Madame

— Le commandant du Paty ?

Et Lucie se leva immédiatement pour aller rejoindre le visiteur qui était entré dans le salon.

Elle le trouva debout à côté d'un guéridon, la main appuyée au dossier d'une chaise, dans une attitude rigide

le visage crispé dans une expression froide, sévère, presque méprisante.

Il suffit à la jeune femme de le voir avec cette figure pour pressentir qu'elle allait apprendre une très mauvaise nouvelle.

— A quoi dois-je l'honneur d'une visite aussi matinale, Monsieur le commandant ? fit-elle d'une voix suppliante. M'apportez-vous des nouvelles de mon mari ?... Excusez-moi mais je n'en peux plus !

Et la malheureuse se laissa tomber sur un canapé, tandis que tout son corps s'agitait d'un tremblement violent.

Du Paty s'inclina très légèrement et il prit place sur une chaise en s'exclamant :

— En effet, Madame... Je suis venu vous apporter des nouvelles de votre mari.....

— Ah... Dieu soit loué !... Eh bien ?

— Madame... des circonstances douloureuses...

— Ciel ! s'écria l'infortunée en palissant. Qu'est-il arrivé ?

— Je suis venu ici pour vous le dire Madame... Votre mari a été arrêté sous l'inculpation de haute trahison...

A cet instant du Paty s'était attendu à une scène de tragique désespoir avec des cris des larmes et des lamentations hystériques. Mais il n'y eut rien de tout cela. Madame Dreyfus était demeurée tranquille, extraordinairement tranquille....

Sa terrible surexcitation s'était calmée comme par enchantement et le regard de ses yeux exprimait un chagrin profond mais calme.

Après avoir réfléchi quelques instants sur les paroles qu'elle venait d'entendre, elle se redressa avec un sourire qui avait quelque chose de bienveillant et de sévère à la fois.

Puis elle dit avec fermeté :

— Dans ce cas il reviendra bientôt à la maison, Monsieur le commandant... Je vous remercie de m'avoir rendu la tranquillité... Sans aucun doute, il s'agit d'une erreur qui ne tardera pas à être reconnue.....

Le commandant était demeuré stupéfait et confus de cette attitude inattendue ; il regardait Lucie avec un air indéfinissable, comme indécis sur le sens qu'il fallait attribuer à ce qu'elle venait de dire.

Après quelques instants, il reprit la parole et demanda :

— Avez-vous bien compris ce que je vous ai dit, Madame ?

— J'ai parfaitement bien compris.....

— Votre mari a été accusé.....

— De haute trahison compléta la jeune femme, toujours avec un calme absolu... J'espère que l'erreur ne tardera pas à être reconnue.....

— Croyez-vous vraiment qu'il s'agisse d'une erreur ?

La jeune femme jeta sur son interlocuteur un regard indigné.

— En douteriez-vous ?... Vous êtes sans doute convaincu du contraire ? s'exclama-t-elle en prenant à son tour un air méprisant.

L'officier haussa les épaules.

— J'exige que vous me répondiez d'une façon précise s'écria Lucie en se levant d'un bond sous l'impulsion de sa fierté outragée. Vous qui êtes un gentilhomme vous devriez savoir que vous n'avez pas le droit d'insulter une femme.....

— Il n'est pas question de cela Madame..... Je suis ici pour accomplir mon devoir et non pour apprendre une leçon de bienséance... Si je me suis exprimé comme je viens de le faire c'est parce que nous avons des preuves de ce que le capitaine Dreyfus a vendu à l'attaché militaire de l'ambassade d'Allemagne des documents secrets

intéressant la défense nationale.....

— Cette accusation est tout simplement ridicule.....

— Je crois pourtant vous avoir dit, Madame, que nous avons des preuves..... Pensez-vous donc que nous nous permettrions de porter une telle accusation à la légère ?

— Et pourtant il ne peut s'agir que d'une erreur, Monsieur le commandant !... Alfred ne peut avoir commis un tel crime... Malgré ce que vous affirmez, je suis absolument certaine de son innocence !

— Je regrette vraiment de ne pouvoir me rallier à votre point de vue, Madame.....

A ces mots un changement soudain s'opéra dans l'attitude de la jeune femme. Prise d'une angoisse indicible, elle saisit entre les siennes unes des mains de l'officier et se penchant vers lui, elle s'écria sur un ton déchirant :

— Vous devez me croire, monsieur le commandant ! Alfred est innocent !... Vous pouvez en être sûr !... Moi qui suis sa femme je le connais bien et je sais qu'il est tout-à-fait incapable de commettre une mauvaise action... Il n'est pas juste qu'il souffre sans avoir rien fait de mal... Vous devez m'aider, Monsieur le commandant !... Vous devez faire en sorte que mon mari soit immédiatement remis en liberté... Puis-je compter sur votre appui ?

Du Paty observait avec un regard rempli d'admiration le beau visage de Lucie, illuminé de deux grands yeux expressifs et profonds, sa bouche d'un dessein voluptueux et qui devait savoir donner des baisers exquis.

— Ce Dreyfus a une femme merveilleuse ! se disait-il. Je l'envierais presque.....

Le sang commençait à affluer à son cerveau ; ses veines étaient agitées de pulsations violentes sous la poussée d'un ardent désir.

D'un mouvement instinctif il prit tout-à-coup la main de Lucie et y déposa un long baiser.

— Vous aider ? fit-il. Peut-être Madame.....

— Ah !... Vous êtes disposé....

— Oui... Je suis disposé à faire mon possible pour lui... Ou, pour mieux dire, pour vous... Mais il faut bien vous rendre compte de ce que les présomptions de culpabilité relevées contre votre époux sont écrasantes et ne laissent de place qu'à bien peu d'espoir.....

Lucie leva vers lui ses beaux yeux remplis de larmes.

— Oh ! Monsieur le commandant ! fit-elle. Je suis sûre que si vous vouliez, il ne vous serait pas difficile de démontrer l'innocence d'un homme qui n'a commis aucune faute.....

— Je ferai de mon mieux Madame, mais, d'abord et avant tout, je dois vous imposer une condition indispensable.....

— Laquelle ?.... Que dois-je faire ?

— Une chose bien simple... Conserver le plus grand secret au sujet de ce qui est arrivé... Personne ne doit savoir que le capitaine Dreyfus est en prison...

Lucie fixa sur l'officier un regard interrogateur.

— Personne ne doit le savoir ? répéta-t-elle avec un air étonné. Pas même mes parents ? Pas même mon beau-frère ?

— Non... Personne... Absolument personne...

— Mais cela n'est pas possible Monsieur le commandant !... Tout le monde va me demander ce qui est arrivé à mon mari et il faudra bien que je réponde...

— Il faudra que vous inventiez quelque chose pour expliquer son absence... Il faut à tout prix éviter un scandale public, autrement il n'y aurait plus aucun espoir de sauver le capitaine Dreyfus...

— Mais... Que pourrais-je bien dire ? Conseillez-moi Monsieur le commandant, je vous en prie.....

Du Paty réfléchit un moment et reprit :

— La meilleure chose serait que nous agissions à

nous deux, Madame... Je vous dirai exactement ce qu'il conviendra de faire, selon les évènements qui se produiront.....

— Je ferai comme vous me direz, Monsieur le commandant... Mais où se trouve actuellement mon mari ?

Du Paty détourna un peu la tête et murmura :

— Je regrette infiniment, Madame... Je n'ai pas le droit de vous dire cela.....

— Comment ?... Mais alors... Je ne peux même pas aller le voir ?

— Hélas, non !... Pas pour le moment.....

Une expression de terreur se refléta sur le visage de Lucie.

— Puis-je lui écrire, au moins ? balbutia-t-elle.

— Pas même lui écrire !... Les réglemens s'y opposent formellement... Les personnes inculpées de haute trahison doivent être maintenus au secret le plus rigoureux.....

Les yeux de Lucie étaient remplis de larmes et elle devait faire des efforts surhumains pour retenir les sanglots qui lui montaient à la gorge.

— C'est horrible ! gémit-elle précisément j'ai besoin de paroles affectueuses et consolatrices que moi seule pourrais lui dire... Et on ne veut pas que je le voie ?

— Vous pourrez le voir ensuite Madame, dès qu'il ne sera plus au secret... C'est l'affaire de quelques jours...

— Mais je voudrais déjà lui faire savoir que je ne doute pas de son innocence, comprenez-vous, Monsieur le commandant ? Faites votre possible pour cela, je vous en supplie !

Du Paty porta encore une fois à ses lèvres la main de la jolie créature.

— Je vous prie de me considérer comme un ami sincère Madame, lui dit-il. Ayez confiance en moi... Je vous assure que je ne négligerai rien de ce qui pourrait contri-

buer à sauver votre mari et pour vous êtes agréable. Mais surtout, gardez bien le secret, n'est-ce pas ? Vous n'avez qu'à dire que le capitaine a dû partir pour un voyage urgent.

Lucie retira d'un geste instinctif la main que le commandant avait gardé dans la sienne et qu'il s'était mis à caresser amoureuxment, et elle lui plongea tout-à-coup son regard dans le blanc des yeux avec une expression de crainte et de méfiance.

Elle venait de comprendre soudain quel était le véritable sentiment qui se dissimulait sous l'attitude bienveillante et protectrice que du Paty avait assumée quand elle lui avait demandé son aide.

Toutefois, elle ne crût pas opportun de le traiter comme il le méritait parce qu'elle comprenait bien que cela aurait pu nuire à son mari.

Il fallait qu'elle dissimule son indignation, qu'elle fasse momentanément abstraction de son orgueil et de son amour-propre pour ne point risquer d'aggraver la situation d'Alfred.

Tandis qu'elle pensait à cela et que les sentiments tumultueux dont son âme était remplie luttaienent entre eux, du Paty ne cessait de la regarder tout en se disant :

— Elle est vraiment très belle !... Pour mériter la gratitude d'une femme aussi séduisante on peut bien prendre la peine de faire quelques belles promesses qui après tout, n'engagent à rien, puisqu'à l'impossible nul n'est tenu !

La voix de l'infortunée créature s'éleva de nouveau. Cette fois ce n'était plus avec un accent suppliant, mais au contraire sur un ton résolu, hautain, presque dur.

— Donc, Monsieur le commandant, fit-elle. Vous allez faire en sorte que je puisse voir mon mari n'est-ce pas ?

— Comment madame ? s'exclama du Paty avec un air très étonné. Mais ça n'est pas possible, puisque votre mari est inculpé de haute trahison !

Je vous prie de ne plus répéter ces paroles injurieuses, Monsieur le commandant !..... s'écria la jeune femme toute frémissante de colère. Mon mari n'a jamais rien fait dont il y ait lieu d'avoir honte.....

— Je ne puis qu'admirer votre confiance en celui dont vous portez le nom, Madame... On voit bien que vous l'aimez beaucoup.....

Et, souriant avec un air malicieux, l'officier tendit encore une fois la main à Lucie. Mais celle-ci se retira vivement et elle lança à du Paty un regard sévère.

Le commandant en fut très vexé, mais il dissimula son dépit sous un sourire contraint.

— Ayez un peu de patience chère Madame, dit-il. Je ferai tout ce que je pourrai pour vous faire plaisir.....

— On ne le dirait pas Monsieur le commandant...

— Pourquoi pas ?

— Parce que vous avez commencé par me refuser la première faveur que je vous ai demandée..... Et dans la situation où je me trouve je ne puis me contenter de vagues promesses.....

Quel orgueil ! s'exclama le commandant. Une jolie créature comme vous, devrait pourtant être plus gentille !..... L'attitude que vous prenez maintenant n'est certainement pas de nature à m'encourager à vous aider.....

Je n'ai pas besoin de votre aide, Monsieur le commandant.....

Pour faire comprendre au visiteur qu'elle ne jugeait pas opportun de continuer l'entretien, la jeune femme se leva résolument et s'avança vers la porte.

— Alors vous me promettez ? dit du Paty en se dirigeant vers la sortie.